

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

II.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

II.

Strasbourg. — Premiers souvenirs de la France. — *Kehl.* — Achern. — Bulh. — Turenne et son tombeau. — *Baden-Baden.* — Ruines du Burg. — Impressions aériennes. — Le palais ducal. — *Trinkhall.* — Un garçon de café chatouilleux. — Légendes. — *Lichtenthal.* — L'Anglais timide. — *Rastatt.* — Une apparition. — Causeries du soir sur la colline. — Le panorama historique.

C'est un pauvre joueur de mirliton, mes amis, qui va vous faire entendre la triste musique de ses paroles. Écoutez-le complaisamment toutefois. Comme il fera de son mieux, si vous lui donnez quelque sourire d'encouragement, sa reconnaissance sera sans limites. Il se nomme Gustave Famido.

Le 22 août, un mercredi, le lendemain de notre station sur la tour du munster, nous quittons Strasbourg.

Ce n'a pas été, croyez-le bien, sans avoir visité ce qu'il renferme de curieux et d'intéressant; sans avoir entendu sonner son horloge merveilleuse et chanter son coq aux poumons d'acier; sans avoir admiré le chef-d'œuvre de Pigale, le magnifique monument du maréchal de Saxe; sans avoir étudié la mort et ses ravages sous les traits des momies d'un duc de Nassau et de sa fille; enfin sans avoir arpenté dans tous les sens les fortifications de Vauban, et tout ce qui mérite un regard dans la ville française qui fut jadis le boulevard de l'Empire germanique.

M. Verbedur n'a pas manqué de nous dire de sa voix flûtée :

— Là, sous les murs de Strasbourg, l'*Argentoratum* des Gaulois, le *Strateburgum* des Romains, Louis le Débonnaire et son frère Charles, en présence de leurs armées, s'engagèrent l'un et l'autre dans une lutte implacable contre leur frère Lothaire.

En 1253, a-t-il ajouté, cette ville fit un traité avec les autres grandes cités rhénanes de Cologne, Mayence, Worms, Spire et Bâle, pour se garantir mutuellement contre les violences de la féodalité.

Puis en 1783, Strasbourg fut témoin de la réception et du passage dans son enceinte de

l'illustre fille de Marie-Thérèse d'Autriche, Marie-Antoinette, allant recevoir la couronne de France des mains de Louis XVI, et partager avec lui les angoisses de la royauté et les douleurs du martyre. Pauvre reine ! Strasbourg lui avait déplu....

— Fasse le ciel que ce soit la dernière fois que je voie cette ville ! avait-elle dit.

Hélas ! qu'elle eut à regretter ce souhait vingt ans plus tard ! Qu'elle eût été heureuse d'y rentrer en 1792, au lieu d'aller à Varennes !... Mais l'homme est ainsi fait... Il ne se soumet pas assez à la Providence... et la Providence lui montre combien il fut téméraire et imprudent. Noble femme ! c'était l'étiquette dont on la rendait victime à son entrée dans la France qui la mettait ainsi en dégoût, et ce fut encore l'étiquette qui fit son malheur lorsqu'on voulut lui faire franchir la frontière pour l'enlever à ses ennemis de la France.

Enfin, le 22 mars 1810, le palais de l'Évêché vit une autre alliance entre une autre fille du Danube et un maître de nos Tuileries. Marie-Louise d'Autriche, elle aussi, venait y recevoir un diadème impérial. Il était nuit quand elle y fit son entrée. Sa marche triomphale n'en fut que plus resplendissante. La grande flèche de la cathédrale, illuminée tout entière depuis sa base, servit de flambeau gigantesque à ce bel hyménée.

Mais il est dit que Strasbourg ne portera pas bonheur aux royales fiancées qui lui demanderont asile. Vous savez ce qui advint aussi à Marie-Louise.

Sur ce, M. Verbedur se tait, nous cheminons vers Kelh, en omnibus, et notre société seule suffit pour le remplir.

Nous allons quitter la France, et voici que pour recevoir nos adieux, c'est une de ses gloires qui se montre à nous sous les traits de bronze de l'illustre Desaix, de Desaix de Voygoux,

Qui prit Haguenau, non loin de Strasbourg ;

Qui, blessé à Lauterbourg d'une balle qui lui perça la joue, resta sur le champ de bataille et refusa le pansement avant d'avoir rallié nos bataillons rompus ;

Qui fut un des lieutenants de Moreau, et enleva Offembourg ;

Qui défendit si vaillamment le fort et le pont de Kelh, que l'archiduc Charles recula devant lui ;

Qui fut nommé le *Sultan-Juste* par le peuple de la Haute-Égypte, qu'il gouverna après l'avoir vaincu ;

Qui, le 14 juin 1800, mourait à Marengo, sillonné de balles, mais couvert de lauriers...

— Si je cherche dans l'histoire un homme auquel je puisse comparer Desaix, nous dit M. Verbedur, je ne trouve que Turenne. Desaix, voyez-le, ne se lit pas tout entier dans sa figure : néanmoins, ses traits fatigués sont remplis de douceur ; ses yeux pleins d'une candide bonté attachent le regard ; on l'aime et on l'admire, soit qu'il parle avec l'élégante simplicité d'un Grec, soit qu'il développe un plan de bataille, ou que, vêtu d'habits sans faste, il guide tranquillement nos soldats sous le feu de l'ennemi. Chose étrange ! tout à

L'heure, nous allons trouver aussi le monument élevé en l'honneur de Turenne, l'autre gloire de la France, auquel il ressemble le plus !

Nous traversons l'immense pont de bateaux qui couvre le Rhin, et le conducteur prend la peine de nous montrer le point précis où finit la France, et où commence la Prusse.

Kellh nous apparaît alors avec ses maisons roses, ses soldats bleus, ses douaniers verts et ses Allemands jaunes. Je dis jaunes, parce que nos postillons et bon nombre de paysans ont le costume national, et cette couleur y domine.

Avant tout, formalité des passeports. Ceci a lieu sur le grand chemin même. Mais ensuite, à l'embarcadère, formalité des bagages. Enfin, nous avons place aux wagons d'honneur, et, j'en fais l'aveu de suite, au premier aperçu, le confortable ici est mieux entendu que sur nos chemins de fer de France.

Enfin le départ a lieu, et voici que nous voyageons à travers un océan de prairies, admirant les montagnes bleues de la Forêt-Noire qui terminent au loin notre horizon. On ne parle plus qu'allemand autour de nous : notre argent de France nous rentre en poche converti en je ne sais quelle triste monnaie, thalers, kreutzers, gros... Bref, la patrie n'est plus qu'un souvenir.

Nous atteignons, par une courbe gracieuse, *Appenweier*, où nous entrons dans le train qui de Bâle se rend à Mayence. Là forcément notre petite société se trouve partagée, et je me vois confiné, avec M. Verbedur, dans un compartiment tout émaillé d'Anglais joufflus, et tout capitonné de lourdes ladies.

Ce qui distingue la Forêt-Noire, ce sont les magnifiques vallées qui s'ouvrent par intervalles sur ses flancs, et offrent à la vue de mystérieux et sublimes paysages. Ici la *Vallée de l'Alb*, qui montre l'*Abbaye d'Hernale*, où l'on voit encore les sépultures de Berthaud et d'Uda d'Eberstein, ses fondateurs. Au bas du hameau et le long du chemin apparaît une suite de rochers qui ressemblent à une colonnade, dont le sommet est couronné d'habitations champêtres. On croirait qu'une imagination fantastique a présidé à leur formation. Dans la même vallée se trouve un autre monastère, celui de *Fraenalb*, qui était à des femmes. Les environs en sont plus déserts et plus mélancoliques. Les bâtiments et l'église contrastent avec la simplicité de la nature. Là, la *Vallée de Freudenstadt*, près du *Kniebis* que couronne le *Fort Alexandre* et où l'on rencontre l'*Abbaye de Orllerheiligen*, dans un clocher si libre et vraiment romantique, comme détaché du milieu de la terre, entre des bürgs dont le faite est doré par le soleil lorsque les murailles sont encore enveloppées de ténèbres. Jamais le printemps ne semble animer ces déserts, et de toutes les richesses dont regorge la vallée du Rhin, il n'y a, là, que de misérables céréales qui parviennent à maturité. En s'approchant de ces murs abandonnés, on croit encore entendre les voix pieuses des solitaires qui en ont fait retentir les voûtes de leurs accents ; et rien ne fait plus d'impression sur l'âme que le son de la cloche, auquel aucun être ne répond dans tout ce désert. Et puis la vallée verdoyante et plantureuse de *Benchen*, près de laquelle on peut

jour des eaux salutaires de *Petersthal*, de *Griesbach* et de *Rippoltsau*. Et puis la *Vallée du Kinzig*, qui est l'une des plus grandes et des plus variées. Et puis celle de *Tryberg*; dont l'origine tient du roman.

Des soldats autrichiens, qui occupaient les hauteurs du *Schœnwald* et du *Schœnacher*, venaient fréquemment vers ces lieux. Un jour qu'ils s'en retournaient par l'étroit sentier que borde le torrent de *Schœnach*, ils entendirent une merveilleuse mélodie qui semblait venir du sommet des sapins. Ils la prirent pour un avertissement du ciel, et, cherchant, ils trouvèrent un arbre centenaire, près d'une source jaillissant du rocher, qui portait une image de la Vierge sculptée en bois de tilleul. Après avoir fait leur prière, ils l'encadrèrent de feuillages et y mirent un tronc pour recevoir les offrandes. Bientôt les dons devinrent si considérables, que le tronc était plus que rempli. Alors on eut l'idée de construire une église. Les princes d'Autriche et de Bade contribuèrent à la bonne œuvre, et des troupes de pèlerins y accoururent de toutes parts. De là, le pèlerinage de *Tryberg*.

Du reste, rien de plus naturel que la merveilleuse musique.

La fondrière, que traverse le *Schœnach*, est une harpe éolienne naturelle. Le souffle du vent frappe mélodiquement les cimes des sapins, et le murmure des eaux accompagne avec harmonie ces accords aériens.

Il n'existe plus de traces d'un vieux burg qui, jadis, dominait *Tryberg*. Il fut pris d'assaut et démoli par les habitants, en 1642. Il faut croire que son suzerain était un tyran.

Tous ces détails, cher lecteur, sont recueillis par moi de la bouche d'un bon père français qui, assis à la portière de notre salon de voyage, explique à son enfant, en les lui montrant du doigt, tous les sites devant lesquels nous passons.

Mais voici la station d'*Achern*, et de là, près de *Sassbach*, nous voyons le monument qu'éleva la France à cette autre gloire de notre pays dont je parlais tout-à-l'heure, *Turenne*. Je m'empresse de chercher en mon livre de voyage ce qui regarde ce héros, et je lis :

« Après avoir battu à *Turckerm*, non loin de *Colmar*, et définitivement chassé de l'Alsace les Impériaux, *Turenne* franchit le Rhin, en amont de *Strasbourg*, à *Wilstaëlt*. *Montecuculli* l'attendait dans la plaine, entre *Achem* et *Sassbach*. Ce pays n'était pas, comme aujourd'hui, un jardin continu, bien au contraire. Aussi fallut-il que *Turenne* manœuvrât long-temps au bord du fleuve et dans les marais surtout, pour que *Montecuculli* se vît forcé de recevoir la bataille. Hélas ! comme le dit madame de *Sévigné*, le canon qui devait détruire le héros était chargé de toute éternité. Ce fut *Germain de Bade* qui le pointa, au moment où *Montecuculli* débouchait de la Bavière vis-à-vis de *Turenne*, exécutant une reconnaissance et préparant le combat. Ce combat n'eut pas lieu, car le boulet du canon alla frapper un noyer, dont le tronc se voit encore, et ricocha sur le maréchal, qui tomba pour ne plus se relever, ainsi que *M. de Saint-Hilaire*, écrasé du même coup. »

Le boulet homicide est à Paris, au Musée de l'Hôtel des Invalides, où je l'ai vu, moi, Gustave Solmiré. Mais je reprends ma lecture :

« Le premier monument élevé sur la hauteur néfaste de Sassebach, à l'ombre des forêts hercyniennes, fut d'origine allemande. Schoepflin y écrivit d'abord ces mots :

« Ici fut tué Turenne, 27 juillet 1675. »

» Puis les entrailles du héros furent déposées à l'église d'Achern, tandis que le corps revenait en France. Mais sous le règne de Louis XV, alors que Baden était alliée du cabinet des Tuileries, le cardinal de Rohan, prince et évêque de Strasbourg, seigneur de Sassebach, fit ériger au maréchal un autre monument, et même construire une maison pour qu'un invalide des armées de Louis XV y racontât aux curieux le mot de M. de Saint Hilaire :

« — Mon fils, ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme ! »

» Les premières représailles de la Révolution, à l'étranger, eurent pour effet la destruction de ce cénotaphe. Mais, en 1796, le général Moreau, après le passage du Rhin, releva la pierre écroulée et y plaça une sentinelle d'honneur. Enfin, le 27 juillet 1829, cent cinquante ans après la mort de Turenne, le gouvernement de Charles X répara un long oubli, et fit substituer au monument périssable élevé par Moreau, une pierre commémorative de trente-huit pieds de haut et de vingt-quatre pieds de large, en granit gris. On y grava cette légende :

LA FRANCE A TURENNE.

Ici Turenne fut tué le 27 juillet 1675.

ARRAS. DUNES. SEINSHEIM. ENTZHEIM.

TURCKEIM.

» Et, comme l'invalide du siècle de Louis XV était mort depuis long-temps, le grand-duc, sur la demande du roi de France, y plaça un nouveau gardien qui veille sur le souvenir de la mort du maréchal. »

Je signale ce monument à madame Daurey, que je puis voir de ma place, et, en retour, elle me montre les ruines du château de *Windeck*, près de *Bulh*, où nous arrivons bientôt. C'est dans la *Vallée de Beusatz*, que ce château domine, que croît la merise, connue des anciens Germains, à côté du sapin et du genévrier. La merise est un petit fruit rouge dont on fait le véritable kirschwasser, objet considérable de l'industrie des habitants, et liqueur si bien goûtée de nos gourmets et de nos gourmands.

Bientôt après nous passons à *Atterweier*, dont l'église possède des vitraux remarquables, puis à *Sinsheim* et à *Steinbach*, patrie du célèbre architecte du moyen-âge Erwin de Steinbach; puis, côtoyant la Forêt-Noire, nous arrivons à *Oos*, d'où nous voyons le

Rhin briller aux feux du soleil. Mais là, nous quittons la ligne de Mayence pour prendre un embranchement qui conduit à *Baden-Baden*, dont le nom veut dire *Bains*.

La délicieuse vallée que celle de Bade-Bade ! Quels sites ravissants ! Est-il un jardin anglais, fût-il d'un nabab ; est-il un Trianon, un Versailles, qui offre ce que donne la nature en ces lieux privilégiés ? Je comprends maintenant que l'on parle autant de Bade, dans le monde heureux, et que l'on s'y donne rendez-vous de tous les points de l'Europe. En vérité, Baden-Baden serait une ébauche du paradis terrestre, s'il n'était un enfer, hélas ! car Bade a des jeux !

Nous arrivons par la plus belle vallée au plus joli bassin qu'il soit possible de se figurer, et c'est là que trône Bade dans toute sa splendeur. Avec cela le soleil est si brillant et le ciel si bleu !

Tout d'abord nous descendons à l'hôtel de Bade ; nous nous enquerrons de l'heure du dîner, et comme il y a plus de deux heures à franchir avant le repas, M. Verbedur loue sans retard une calèche, deux calèches, nous installe avec précaution, et, fouette, cocher ! nous voici gravissant une colline dont les rampes, douces et contournant le bassin, nous permettent de contempler à l'aise Baden-Baden endormi dans sa corbeille de verdure, sous les rayons du midi. L'Oos la traverse. Au centre s'élève le palais ducal, ou Château-Neuf, qui, sans être beau, produit de l'effet en montrant le drapeau mi-partie jaune mi-partie rouge qui flotte à sa hampe ; à son extrémité supérieure se dresse l'église, et partout miroitent les faces blanches de près de cinq cents maisons.

C'est au burg de Baden, ou *Vieux-Château*, l'une des plus belles ruines de l'Allemagne, que nous nous rendons. Sa construction remonte aux comtes de l'Osgau, vers le x^e siècle. Plus de huit cents ans pèsent sur ces murailles, dont la base de porphyre et les flancs de granit ont résisté aux ravages du temps, et nous apparaissent soudain. Vers 1479, les efforts des empereurs Frédéric III et Maximilien I^{er} ayant rendu quelque repos à l'Allemagne, le margrave Christophe abandonna ce vieux donjon du burg et descendit dans la vallée.

Je l'ai dit, soudain nous nous trouvons en face de ses murailles et devant une plateforme, jadis glacis de la forteresse, maintenant animée par les tables d'un restaurant, les causeries des buveurs et les toilettes des visiteuses.

Porte et herse, contreforts, poivrières, tours rondes, tours carrées, machecoulis, salles des gardes, salles d'honneur, chapelles, galeries, donjon, oubliettes, barbicanes, souterrains, cachots, rien ne manque à ce vieux manoir, parfaitement conservé en mille parties, éventré sur mille autres, ayant encore ses escaliers et ses terrasses qui permettent de monter et de s'arrêter aux points les plus élevés pour jouir du détail et de l'ensemble des ruines, soit par les antiques fenêtres crevées mais gardant encore leurs fortes arêtes, soit sur les balcons ou les plates-formes, d'où le regard se perd d'une part sur la Forêt-

Noire et ses mamelons, et de l'autre dans des horizons infinis qu'accidentent des villages, des villes, le munster de Strasbourg, le Rhin, et cent beautés sans pareilles.

Nous séjournons assez long temps au sommet de la grande tour, où madame Daurey nous a suivis assez difficilement, et, en descendant le long d'un parapet, quelle n'est pas notre surprise de percevoir des sons harmonieux, aériens, pleins de mélodie, sans que nous puissions découvrir d'où provient cette musique céleste. Nous subissons le charme qui enivra jadis les soldats autrichiens à Tryberg. Enfin Émile découvre une harpe éolienne placée à l'une des meurtrières de la galerie, et c'est avec bonheur que nous nous groupons autour d'elle pour en recueillir les chants et les improvisations. Puis nous nous hâtons de descendre, après avoir gravé nos noms sur le granit du Vieux-Château toutefois, et, passant fièrement au-dessous du mot : RESTAURATION, que nous montre non moins fièrement le maître de l'auberge, dont le nez s'allonge, nous reprenons nos calèches, et nous descendons vers Baden-Baden.

Après le dîner, dont d'énormes écrevisses, aussi monstrueuses que des homards, firent les honneurs, nous allons prendre le café sur la pelouse de la salle de conversation, laquelle pelouse se montre verte comme émeraude, au centre de Bade, entourée de charmantes boutiques faisant briller un luxe tout parisien, des bâtiments du *Casino*, ancien couvent de Jésuites, hélas ! plus coquet sans doute, mais infiniment moins pur, et nous assistons, tout en humectant nos lèvres d'un moka parfait, au concert de jour, et certes il a son prix. Une foule de gens, dandys et fashionnables de tous les âges et de tous les pays, amazones et matrones de tout genre, vont, viennent, se panadant, se prélassant, se redressant et se lorgnant à qui mieux mieux.

Au moment de payer, M. Verbedur exhibe une pièce d'or et ne reçoit en retour qu'une sale monnaie de billon, indéchiffrable pour nous Français :

— Qu'il est malheureux que notre belle monnaie, basée sur le système décimal, ne soit pas adoptée partout : au moins on y verrait clair ! dit M. Verbedur.

— La France n'est qu'un petit village à côté de l'Allemagne, et ce serait à elle à prendre notre monnaie et à recevoir nos lois ! répond aussitôt le garçon qui nous sert, homme au visage stupide, au front déprimé et à l'œil cave.

— Merci, mon bon ! ajouta M. Verbedur avec un sourire ironique.

Et nous nous levons.

Nous visitons la ville. Tout y respire l'aisance, la richesse, l'amour de la propreté. Sur vingt palais nous lisons le mot fatal : *Bank!* Cela veut dire : Quand vous serez ruiné au jeu de Bade, venez nous trouver. Pour peu que vous ayez un bout de pré, un morceau de terre, un bois taillis, une vigne, une maison, quelque manoir, venez : en échange, nous vous prêterons de l'argent à 80 ou 100 p. 100.

Le *Château-Neuf*, ou le palais ducal, habité par la grande-duchesse Stéphanie, est construit dans une position d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Il est peu royal à l'inté-

rieur. On y trouve de vastes souterrains qui sont probablement l'ouvrage des Romains. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces demeures funèbres et ténébreuses ont été long temps le siège de ce tribunal secret qui pendant bien des années terrifia l'Allemagne. On l'appelaient *Francs Juges*. Le nom de *Sainte-Vehesme* était aussi donné à ce tribunal. Je sais que les tableaux que Walter-Scott en fait dans je ne puis dire quel ouvrage m'ont vivement impressionné.

Le *Musée* m'a paru riche en antiquités romaines trouvées dans les environs de la ville.

L'*Eglise collégiale* renferme les tombeaux des margraves, et est ornée de six tableaux peints par Lill, d'après Guido Réni. Nous remarquons particulièrement le sarcophage de Louis Wilhème, par Louis Georges, et l'Évêque-Soldat, en bronze.

Baden-Baden possède vingt-six sources minérales. La principale donne 45 degrés au thermomètre de Réaumur. Le rocher d'où elle s'échappe est encore orné de marbre de Carrare, qui date de la domination romaine. La source d'Enfer jouit d'une chaleur de 50 degrés. Les bains des pauvres sont ornés et distribués avec goût.

La première de ces sources, dite le *Ursprung*, est située à côté de la halle des Buveurs, *Trinkhalle*. Or, ce *Trinkhalle* est le plus bel édifice de Baden-Baden. C'est un vaste bâtiment que précède une splendide colonnade, formant un promenoir couvert. On a décoré cette vaste galerie de douze fresques, représentant les plus fameuses légendes de la Forêt-Noire.

En voulez-vous connaître la plus curieuse? Écoutez :

Je passe le *Mummelsee*, le *Wildsee*, etc., qui ne sont que des fables d'Ondines, faisant tomber les voyageurs et les curieux dans leurs lacs azurés, et, comme du *Trinkhalle*, nous avons vue sur des masses de roches, qui dominent Baden, non loin du Vieux-Château, et qu'on les nomme la *Chaire du Diable* et la *Chaire de l'Ange*, je vais vous en dire la légende :

Teufelskanzel, Engelskanzel.

« A droite du chemin qui conduit par la montagne de Baden à Gerensbach, et dans la partie la plus élevée, un grand rocher domine les sapins qui croissent à son pied. Il est cependant facile, et même agréable d'y monter, car il est couvert d'une riche végétation et l'on y jouit d'une vue ravissante sur la vallée de Baden. Ce rocher se nomme chaise du Diable, *Teufelskanzel*.

» Lorsque les premiers prêtres chrétiens vinrent enseigner l'Évangile dans cette forêt, le diable, furieux, accourut de l'enfer à Baden, par le chemin souterrain que suivent les eaux thermales pour y arriver. Alors il monta sur ce rocher pour haranguer les nouveaux convertis. De nombreux auditeurs s'empressaient autour de lui, attirés par le charme de ses paroles.

» Soudain, un ange, resplendissant de beauté et tout rayonnant d'un feu céleste,

vint se poser vis-à-vis de lui, sur un rocher voisin du château d'Eberstein. Il portait une palme à la main, et se prit à parler des grandeurs de la vertu.

» Alors tous les auditeurs quittèrent la Chaire du Diable, pour se ranger autour de celle de l'Ange. Désespéré, Lucifer s'élança sur une haute montagne à l'autre bord de la montagne. Là, dans sa rage, il arrachait les rochers de terre, et les lançait au loin; ou bien il les fracassait d'un coup de son sabot, et les broyait entre ses dents. Enfin, il disparut, laissant sur la pierre l'empreinte que l'on peut voir encore distinctement. »

Pendant que l'un de nous, Julien d'Harcourt, je crois, lit cette légende, nous avons tous les yeux fixés sur les lieux en question. Mais nous retournons aux peintures, le *Saut du Comte*, le *Vieux Eberstein*, le *Couvent de Fremersberg*, le *Château de Neuwindeck*, le *Baldreit*, les *Rochers*, le *Manoir de Windeck* et l'*Image de Keller*.

Je ne vous dirai rien de la peinture de l'*Allerheiligen*, et du *Hohenbaden*, mais comme je vous prie de nous accompagner par cette belle allée qui conduit au mont *Sainte-Cécile*, au-dessus de l'Oos, ou nous trouverons le *Couvent des nonnes de Lichtenthal*, fondé en 1249, par Irmengard de Bade, petite-fille de Henri le Lion, et dont l'Église renferme les tombeaux de la fondatrice et de plusieurs margraves, je vais vous en dire la légende, qui est la dernière :

Lichtenthal.

« Lorsque la guerre qui désolait nos contrées en 1689, amena les Français dans la vallée de Baden-Baden, tous les paisibles habitants auxquels leurs forces permettaient de fuir, s'éloignaient. Les religieuses de Lichtenthal quittèrent aussi leur domicile. L'abbesse, en partant, confia les clés du cloître à l'image de la Vierge, et la pria de protéger ses saintes murailles.

» A peine eurent-elles atteint le sommet de la montagne qui s'élève derrière le couvent, que les ennemis arrivèrent et firent céder les portes sous leurs coups. Puis ils se dirigèrent vers l'église pour la piller. Mais qu'ils furent surpris en voyant qu'elle s'ouvrait d'elle-même, et que la sainte Vierge, entourée d'une splendeur divine, venait au-devant d'eux, tenant les clés à la main pour les leur offrir. Je vous laisse à penser comme ils reculèrent terrifiés, et faisant pieusement le signe de la croix.

» Ainsi le montiers fut préservé miraculeusement, et, à cette heure, on voit encore dans le chœur du couvent, l'image de la Vierge Marie, notre mère. »

Je vous dirais bien d'autres choses sur Baden-Baden, sur la richesse de ses hôtels, sur l'infamie de ses jeux, sur le luxe et la splendeur des salons destinés à appâter les misérables qui viennent y sacrifier à leur affreuse passion, au risque de ruiner leur famille, de tuer leur père, d'assassiner leur mère, et de n'avoir plus pour eux-

même que l'horrible ressource du suicide, mais nous avons tant à voir, et par suite tant à dire!

Donc, après des impressions de tous genres, nous nous rendons à l'hôtel de Bade, où le chef de l'établissement nous montre son éloquence naturelle, en faisant un vrai pathos de rhétorique, pour nous prouver qu'il est de notre intérêt, — et non du sien, — de coucher à Baden-Baden, dont nous verrons les beautés à la lueur du gaz, ce soir; les collines et le bassin, au lever du soleil, demain; et que pour notre santé, il serait fort peu prudent d'aller coucher à Carlsruhe.

Nous exposons notre santé, par l'avis même de madame Daurey, et nous voici à l'embarcadère, qui est coquet comme tout ce qui l'entoure, attendant le départ prochain.

Pendant que nous égayons notre loisir par mille remarques sur les survenants, voici qu'un Monsieur, à longues jambes, à corps fluet, à tête dégagée des épaules, favoris rouges, cheveux rouges, une petite valise à la main, se glisse d'un pied furtif, marchant sur l'orteil, jusqu'auprès de M. Verbedur, et lui dit :

— Rail-way Calroue ?

M. Verbedur, qui a l'infirmité de ne pas savoir l'anglais, ne comprenant pas la question, met subitement son interlocuteur en présence de madame Daurey, qui le parle facilement, et lui dit :

— Parlez à Madame.

Mais voici notre Anglais qui rougit, recule, frotte le parquet de ses bottines, s'incline respectueusement, et enfin se permet de dire encore :

— Rail-way Calroue.

Madame Daurey ne comprend pas plus que M. Verbedur. Heureusement Émile, qui est un polyglotte profond, dit à sa mère :

— Monsieur demande si c'est là le chemin de fer pour Carlsruhe...

— Yes, ch yes! Calroue!... fait l'Anglais, en roulant démesurément les yeux.

Sur ce, bonne comme un ange, madame Daurey, voyant la timidité de l'habitant d'Outre-Manche, le convie à s'asseoir près d'elle, pendant qu'il essuie la sueur que son embarras fait perler à son front, et le met si bien à son aise, que la conversation s'engage.

— Nous partons : adieu, magnifique Baden-Baden! Sois généreux toujours pour tes buveurs d'eau; mais corrige tes joueurs de leur calamiteux amour du jeu!

Comme nous avons encore quelques heures de jour, nous nous arrêtons à *Rastadt*! fameux d'abord par le traité de paix qui fut conclu entre la France et l'Autriche, le 28 février 1814, et qui termina la guerre de la succession d'Espagne. Il est devenu tout aussi fameux par le congrès de paix, qui s'y tint en 1797 à 1799.

Rastadt est le chef-lieu du Cercle du Rhin moyen. Elle est assise sur la Murg, et ne compte que huit mille habitants. Mais depuis 1814, on l'a entourée de fortifications, et

elle est à présent la forteresse fédérale destinée à couvrir l'entrée de la Forêt-Noire. Au besoin, elle pourrait recevoir soixante mille hommes de garnison.

Elle a été, au xvii^e et xviii^e siècles, la résidence des margraves de Bade; mais, comme Bade, elle a souffert beaucoup de dommages par suite de la guerre de Trente-Ans.

La chaleur avait été brûlante, mais comme après ses ardeurs tropicales, il faisait une de ces douces fraîcheurs qui rassèrent la nature, comme d'ailleurs il y avait encore, à neuf heures du soir, un autre départ pour Carlsruhe, nous demandâmes que l'on nous permît de gravir jusqu'au pied du château. Madame Daurey et M. Verbedur y consentirent.

Nous voici donc montant, nous poussant, riant, folâtrant. Notre capitaine et notre mère nous suivent de loin. Arrivés au sommet de la colline, un splendide horizon se montre radieux, tout illuminé des feux du soir, et dans les teintes sombres des campagnes nous pouvons reconnaître les divers sites parcourus dans la journée. Que cette soirée est belle et poétique! Chacun de nous veut en jouir à sa manière, Julien en escaladant les rampes les plus voisines du château; Émile, en s'approchant des viviers, s'il y en a, et il en cherche, pour faire la guerre aux poissons; René, en s'affaissant sur une touffe de gazon, comme accablé sous le poids que portent ses colonnes; nous autres, Fernand et Gustave, en fredonnant quelque barcarolle, tout en plongeant le regard dans l'immensité.

Mais voici qu'à l'approche de la dernière terrasse qui nous cache encore le *Château*, se montre à nous un vieillard, vêtu à l'ancienne mode des marquis, lequel, nous souriant avec bonhomie, lève ses deux bras, dont l'un porte une longue canne à pomme d'ivoire, et s'écrie :

— Que mon vieux cœur se transforme quand je vois cette belle jeunesse! Vous êtes français, mes amis : je l'entends à vos paroles, et je le vois à l'énergie que montrent vos fronts. Laissez-moi vous donner la main... Bon soir, mes enfants, bon soir... Il est trop tard pour voir ce château, mais le dehors vous appartient, examinez-le à votre aise. Je suis français aussi : eh bien ! je serai votre cicerone. Ah ! vous regardez ces belles îles qui nagent sur le Rhin comme des goëlettes couvertes de fleurs. N'est-ce pas qu'elles ont bonne grâce ? Voici *Binselfold*, *Grosser*, *Fahrkopf*, *Salmengrund*, *Obere uber Wiesen*, *Kapfe*... Mais cette nomenclature de noms d'îles ne nous intéresse guère... Venez au château de préférence, et je vous suivrai. Le bonheur d'être avec des Français me rend jeune !...

Ainsi parlait cet aimable vieillard, tout en nous faisant mille caresses, et nous étions loin de nous montrer insensibles, je vous assure.

Bientôt nous sûmes que cet vénérable personnage était un émigré français, de 1793, amené par sa famille sur la terre d'exil, et resté près de la dépouille mortuaire des siens, hors de la patrie. C'était donc un martyr de la piété filiale : aussi nous sentimes-nous

pénétrés d'un saint amour pour lui, en même temps que du plus profond respect. De notre côté, nous lui confiâmes nos noms, le but de notre voyage, nos projets d'avenir, et nous le présentâmes à madame Daurey et à M. Verbedur, qui survenaient.

Il y a de ces physionomies heureuses et pures, surtout quand l'ordre, l'honneur et la religion ont présidé à l'existence, qui font, qu'étrangers mêmes, jeunes ou vieux, une sympathie sacrée s'établit soudain et crée des amis. Il en fut ainsi entre le digne vieillard et notre société.

Aussi le vieux marquis, un peu bavard, je l'avoue, reprit-il la parole, et tout en nous faisant faire le tour du château, nous dit :

— Ce château, presque moderne, est un édifice de fantaisie, qui rappelle Versailles, comme un poulain rappelle un noble cheval de race. Il est l'œuvre de la margrave Sybelle, veuve du prince Louis. Cette femme, l'une des gloires du xviii^e siècle, par galanterie pour son mari qu'elle chérissait, fit en ce palais un musée, qu'elle décora des trophées turcs de son époux, vainqueur de Tekely. Si nous avions pu pénétrer dans les appartements, je vous aurais montré le lit à haut baldaquin, sur lequel le prince Louis rendit l'âme. Il était l'élève de Montecuculli, l'antagoniste de Turenne. Vous verriez les portraits de quelques femmes mahométanes, prisonnières du héros.

— Mais quel est donc ce guerrier, qui tire la langue là-haut ? demanda le lourd Maugras, qui ne parlait jamais, et qui semblait fort intrigué de définir son personnage.

— C'est la statue en bronze de Jupiter, doré à neuf, et la foudre à la main... répondit l'excellent marquis.

— Et là-bas, quelle est cette rivière qui, traversant Rastadt, va se jeter dans le Rhin ? dit Émile à son tour.

— *La Murg*, dit le marquis, la Murg, qui vient de la plus belle vallée de la Forêt-Noire, là, derrière nous. Son cours est des plus escarpés, et d'immenses assises de rochers le dominant. Sur ces rochers, dans les moindres interstices où la terre a trouvé place, partout où un grain a pu tomber du bec d'un oiseau ou être jeté par le vent, des arbres, pins, sapins, frênes, ont cru et forment forêt. Mais comment aller les chercher en ces endroits ? La nature seule peut y agir. Aussi ces arbres, vicillis et ébranlés par la vétusté, tombent d'eux-mêmes dans le lit de la Murg, sont entraînés par le courant. Arrivés ici, ou là, plus près ou plus loin, ces vieux géants des bois sont ébranchés, équarris, reliés en radeaux énormes, rattachés à d'autres radeaux, et partent ainsi, par le Rhin, vers la Hollande, qui n'a pas de forêts, et qui est fort heureuse de nous emprunter nos bois.

— C'est ainsi que les choses se passent sur les grands fleuves du Nouveau-Monde... dit Émile.

— Précisément... dit notre nouvel ami.

Maintenant, ajouta-t-il, si vous voulez porter le regard de ce côté, vous verrez sur la ligne gauche du fleuve, juste en face de l'embouchure de la Murg, le point qui forme la limite fixée par les traités de 1815, au département du Bas-Rhin.

— Et là finit la France? dit Fernand.

— Là finit la France, répondit le marquis, avec un soupir. Ah! que de fois je suis venu m'asseoir où nous voici, les yeux fixés sur la patrie! .. Mais la patrie a forcé les miens à s'éloigner des lieux qui les avaient vus naître, ils sont tombés ici, et je reste pour veiller sur leur tombeau, jusqu'à ce qu'il s'ouvre aussi pour moi. Alors ce sera fini, car j'ai vécu seul, je reste seul, et quand je ne serai plus... mon nom sera perdu!

— Ni votre nom, ni votre souvenir... fit madame Daurey, que la douleur des autres émeut toujours... Désormais votre pensée sera souvent là!!.. ajouta-t-elle en montrant son cœur.

Le vieillard lui serra la main, passa son mouchoir sur son front, puis ayant levé les yeux au ciel, il reprit :

— Vous voyez le cours de la Murg, n'est-ce pas? Suivez-le de l'œil, mesurez à peu près cinq cents pas à partir de la ville. Or, en cet endroit il s'est passé un triste événement.

— L'assassinat des représentants de la France au congrès de Rastadt, Bonnier, Robergeau et Debry? dit aussitôt M. Verbedur.

— Oui, Monsieur... dit le marquis.

— Oh! racontez-nous cet assassinat, fit Émilie, en se rapprochant du marquis, qui lui mit la main sur l'épaule.

— Je le veux bien, répondit le vieillard, mais alors je dois faire précéder mon récit d'un aperçu rapide de ce qui se passait sur le Rhin, après qu'eut éclaté notre terrible révolution de 1793.

A cette époque fatale, le fleuve se trouvait placé dans des conditions difficiles. Sa rive gauche était toute révolutionnaire, et sa rive droite toute féodale.

La partie française qui était révolutionnaire, ne put regarder long-temps la partie allemande qui restait féodale. D'ailleurs, les émigrés de France étaient venus se réfugier sur la rive droite, et former un camp aux ordres de Condé, et sous la protection de Charles-Louis, l'archiduc d'Autriche; la rive gauche se mit en hostilités, et la guerre éclata.

Quelle guerre! chacune des villes du Rhin y joua son rôle, et vainqueur ou vaincu, dût souffrir de la furie qui portait les Français à tout républicaniser.

Ainsi vainement Coblenz possède le camp des émigrés; vainement Mayence voit Clairfait passer le Rhin; vainement Manheim est pris par Wurmser; à Rastadt, ici, Moreau n'en bat pas moins l'archiduc d'Autriche.

Puis à Eltinghen, à Pfortzheim, le même général fait sentir la force de son bras.

A Stuttgardt , à Constadt , à Bèrg , à Edinghen il malmène l'ennemi de telle sorte qu'il le contraint d'évacuer les lignes de Necker.

Alors Francfort est occupé par Jourdan.

Mayence , par Custine.

Wurtzbourg , par Ney.

Bamberg , par Klein.

Stuttgard , par Gouvion Saint-Cyr.

Alors aussi Neresheim est témoin de la défaite de Charles et de Condé , par Moreau toujours.

Newmarck , au contraire , voit Charles attaquer Jourdan à Ostrack , à Pluttensordft , à Stokack , et le repousser du pays.

Aussitôt Dusseldorff entend l'approche rapide d'une armée nombreuse qui arrive : c'est précisément celle de Jourdan qu'accompagne Kléber , désertant la Franconie.

Newmarck encore voit nos troupes : mais elles ne triomphent pas cette fois , car Moreau , qui a laissé échapper l'archiduc Charles , comprend sa faute à sa défaite , et commence alors cette retraite qui lui vaut sa gloire.

Revenu sur le Rhin , Riberach assiste à la reprise de ses triomphes.

Schlinghen le laisse ensuite maître des ponts et des postes du Rhin.

D'autre part , Kelh s'est rendu aux ennemis , mais il est aussitôt repris par l'infatigable Moreau.

Offembourg est enlevé de même , et , prodige d'audace ! le Rhin est franchi par lui en plein jour , et sous les yeux de l'ennemi stupéfait.

Alors Hoche , à son retour , vient prouver qu'en France les années ne font pas les héros.

A Newied , à Ukérath , à Alterkirchen , à Diedorf , à Heddersdorbf , ses succès brillants vont amener peut-être le calme et rétablir la paix , lorsqu'il meurt empoisonné par une main jalouse de sa gloire , là-bas , à Weissenthurm , où vous verrez une pyramide commémorative de son passage du Rhin.

Cependant Moreau avait été éloigné , comme Desaix , pour porter ailleurs le secours de ses armes.

Toutefois , le pays des Grisons , où ce fleuve prend sa source , ayant été conquis par Masséna , cet illustre *enfant de la victoire* , l'armée d'Helvétie et celle du Danube sont réunies sous ses ordres. A l'aide de ses ressources , dignes du génie des plus grands capitaines , il se maintient en Suisse , là , tout près de nous , surmonte tous les obstacles que lui offrent les Alpes , se rend maître du cours de la Reuss , des passages des Grisons et de ceux de l'Italie. L'armée russe passe bien le Saint-Gothard , et pénètre en Suisse pour s'opposer à Masséna , mais le général Lecourbe la repousse , et Masséna remporte cette immortelle victoire de Zurich qui sauve la France de l'invasion.

Alors le plus indigne pouvoir gouvernait notre pays ; c'était le Directoire. Nos malheureux triomphateurs étaient sans vêtements, sans chaussures, souvent sans vivres, toujours avec des aliments détestables : ici sans armes, là sans munitions. Le moyen de se vêtir, de s'alimenter, de se défendre ! Tout était absorbé, dévoré par les plus infâmes des hommes, les FOURNISSEURS, les spoliateurs, gens d'opprobre et de rapine, qui déshéritaient la gloire pour la fortune, qui cherchaient de l'or dans du sang, et dont l'insatiable avidité, en paralysant les sublimes efforts de nos soldats, arrêtaient souvent la victoire, aidaient à l'ineptie, à la lâcheté, à la trahison de quelques généraux.

Il advient donc que les succès des armées françaises n'empêchent pas nos conquêtes d'être perdues par l'inhabileté du Directoire, et que les négociations entamées ici même, à Rastadt, dans un congrès qui durait depuis deux ans déjà, sont subitement rompues.

— Ah ! voilà enfin l'histoire de l'assassinat ! dit Émile.

— Oui, mon ami, répond notre narrateur, mais si votre imagination est flattée de certains événements, que la raison vous porte aussi à réfléchir à la monstruosité du crime pour en concevoir toujours la plus profonde horreur.

C'était le 28 avril 1799. Une armistice convenue entre les troupes françaises et autrichiennes était rompue depuis quelques jours, et la neutralité même du grand-duché de Bade, militairement violée.

— Oh ! les brigands ! s'écria René.

— Bon ! voilà le gros René qui s'émoustille ! criâmes-nous tous ensemble.

— C'est que, comme il renferme toutes les émotions à l'intérieur, et que chez lui tout se passe en dedans, dit M. Verbedur, la soupape de sûreté a joué soudain.

— Voyez-vous encore, au-dessus du bois, les maisons de Plittersdorf, et le bac qui est à côté, lequel communique avec Seltz, sur la rive gauche ? demanda le marquis.

— Parfaitement... répondîmes-nous.

— Est-ce que c'est le Seltz qui donne les fameuses eaux dont nous buvons les contrefaçons ? fit encore notre questionneur Émile.

— Justement. Eaux minérales et apéritives. Continuons. Bonnier, Robergeau, Robergeau qui devait succéder à Talleyrand, au ministère des affaires étrangères, notez bien, tant il était habile diplomate, et Debry, les représentants de la France, prêts à partir, avaient envoyé leurs valets les attendre à ce bac. Pour eux, leurs voitures étant chargées, ils hésitaient encore à partir. La nuit était venue, et puis, on leur avait dit qu'il était entré en ville une centaine de hussards de Szecler, ce qui leur semblait fort suspect. Mais voici qu'à huit heures, le colonel de Barbacy leur envoie le ministre directorial, M. d'Albini, leur signifier de quitter la ville. Il n'y avait plus à hésiter. Ils partent donc.

Six voitures composaient leurs équipages. D'abord on essaya de leur fermer passage,

près du canal de la Murg, et il leur fallut retourner en ville pour demander une nouvelle permission et une escorte. Enfin ils reprenaient leur marche, ayant un coureur armé d'une torche devant eux, quand des hussards de Szecler se présentent, les entourent, en présentant devant eux la gueule de leurs mousquetons.

C'était à cinq cents pas de la ville... Voyez-vous bientôt l'endroit?

— Très-bien... fit M. Verbedur.

— Debry leur tendit immédiatement la permission qu'il portait, continue le marquis, mais cela ne suffit pas à ces gens.

— Qui est dans cette voiture? demanda le chef des hussards.

— Jean Debry, sa femme et ses deux filles... répondit le cocher, domestique du margrave.

Aussitôt Debry est arraché, enlevé de sa place, on le livre aux hussards qui le sabrent, le hachent, le transpercent, malgré les cris de terreur de sa femme et les lamentations de ses enfants.

Ensuite, le laissant pour mort, les Autrichiens se précipitent sur Robergeau, sur Bonnier, les font tomber de leurs chaises, et les massacrent sans pitié, dans les bras de leurs femmes, qui veulent en vain les défendre.

Debry n'était pas mort cependant...

— Oh! c'est horrible cela, dirent Émile et Julien.

Debry, dis-je, n'était pas mort. Revenu à lui, le blessé se glissa dans le bois, y passa la nuit, se retrouva même près des corps froids et dépouillés de Robergeau et de Bonnier, puis s'étant confié à des paysans, on le fit rentrer dans la ville.

Deux jours après il était en France, avec sa famille si cruellement éprouvée et la veuve de Robergeau.

Une protestation fut signée par tous les membres du congrès qui se trouvaient encore à Rastadt, et on demanda vengeance de cette insigne violation du droit des gens.

— Et ces morts furent vengés? dit Émile.

— Cet horrible crime resta impuni... répondit tristement le marquis. Le mépris qu'inspirait le Directoire empêcha le peuple de s'exalter de cet esprit de colère qu'eut excité, sous un autre gouvernement, la lâche atrocité de cet assassinat.

Seulement on éleva ce monument; tenez, la lune qui se lève le frappe précisément de ses rayons, à l'endroit même où les pauvres victimes furent égorgées.

— Et la France ne releva pas son étendard sur les bords du Rhin? demanda madame Daurey.

— La France était trahie, madame, répondit notre bon vieillard. Pichegru, et d'autres encore, creusaient des mines dans lesquelles s'engloutissait la vaillance des soldats et l'énergie des diplomates.

Néanmoins, il y eut un jour où Moreau vint reprendre le commandement de l'armée disloquée du Rhin et de celle de Sambre et Meuse.

Aussitôt des succès remportés à Engen, à Memmingen, à Riberac, attestèrent que le génie de la victoire veillait toujours.

Puis Hoshstedt, Nedersheim, Nortlingue, Oberhausen, et enfin Hohenlinden vinrent compléter le but de ses efforts.

La France redevenait maîtresse de nos rivages, et la paix de Lunéville se faisait.

Mais pourquoi vous dirai-je tant de faits d'armes accomplis sur ces bords? La nuit est tout-à-fait venue, voici bientôt neuf heures qui vont sonner. Vous n'aurez plus que le temps de vous rendre au chemin de fer.

Que de métamorphoses j'ai vues, de ce point du globe, s'opérer autour de moi! Je serai moi-même bientôt leur victime. Adieu. Ayez seulement un mot à dire au Seigneur pour le pauvre exilé!...

— Nous le dirons tous les jours ce mot! achevèrent à la fois M. Verbedur et madame Daurey, tout en serrant la main du vieillard?

Pour nous, il nous baisa tous sur le front, en nous remerciant du bonheur que nous lui avions procuré.

— C'est bien nous qui vous devons des remerciements! firent tous mes compagnons.

Ce baiser d'un vieillard vertueux et pur sera pour nous une bénédiction. Nous en garderons long-temps le souvenir.

Deux heures après nous étions à Carlsruhe.

